



Des Tarzanides aux Peshmergas. Stéréotypes discursifs et iconiques autour des femmes “ masculines ”

Marie-Anne Paveau

► To cite this version:

Marie-Anne Paveau. Des Tarzanides aux Peshmergas. Stéréotypes discursifs et iconiques autour des femmes “ masculines ”. Carmen Alén Garabato, Ksenija Djordjevic Léonard, Patricia Gardies, Alexia Kis-Marck, Guy Lochard Rencontres en sciences du langage et de la communication. Mélanges offerts à Henri Boyer par ses collègues et amis, L'Harmattan, 2016, 978-2-343-09034-4. hal-01423469

HAL Id: hal-01423469

<https://hal.science/hal-01423469>

Submitted on 29 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des Tarzanides aux Peshmergas. Stéréotypes discursifs et iconiques autour des femmes « masculines »

Introduction

Des Amazones antiques aux Tarzanides des bandes dessinées, des superwomen des comics aux héroïnes des jeux vidéo, des guerrières précoloniales aux Peshmergas contemporaines, circule un imposant corpus discursif autour du stéréotype de la femme dite « masculine ». Ce stéréotype s'enracine dans le dogme de la différence des sexes, s'appuie sur une conception naturalisante du féminin et du masculin et se construit sur l'idée d'une inversion des natures féminine et masculine.

À partir d'une promenade documentaire, discursive et iconique, parmi ces figures de femmes masculines, je propose de montrer comment se déconstruisent les stéréotypes genrés, pour être argumentativement et politiquement remplacés par des stéréotypes dégenrés et/ou transgenres. Cette promenade-hommage a pour but d'emmener Henri en balade dans les jungles imaginaires et les théâtres d'opération mythifiés, à la recherche de nouvelles formes de stéréotypes qu'il connaît si bien par ailleurs (Boyer 2007 dir.) ; elle est donc guidée par le goût et la sérendipité plus que par un protocole de recherche rigoureux.

1. Genre, genrage, dégenrage

En 1949, la loi sur les publications destinées à la jeunesse, qui sera durcie par l'ordonnance du 23 décembre 1958, moralise étroitement la littérature de jeunesse, tout particulièrement en ce qui concerne les représentations genrées. Thierry Crépin et Anne Crétois, dans un article du *Temps des médias* consacré à la censure dans l'après-guerre, décrivent ce phénomène :

Les illustrés de jungle, policiers, fantastiques ou de science-fiction y sont couverts de reproches et continuellement accusés de rassembler tous les dangers susceptibles de menacer la santé morale de la jeunesse. Les séduisantes héroïnes, femmes libérées et indépendantes qui inversent les relations hommes-femmes à l'image de Sheena, reine de la jungle, sont proscrites surtout si, circonstance aggravante, leurs formes généreuses sont à peine couvertes par une simple peau de bête (Crépin et Crétois 2003 : 58).



Illustration 1. Sheena, Jungle Queen, 1947

Le personnage de Sheena cité en exemple apparaît dans un *pulp magazine* britannique en 1937 et fait l'objet d'adaptations françaises dans les années 1950 (voir Crépin 2013). Sheena est une Tarzanide, figure féminine dérivée du personnage de Tarzan, vivant dans la jungle grâce à son énergie guerrière et sa force physique. Le terme *inverser* est intéressant, car il suppose des catégories stabilisées, consensuelles et intériorisées, par rapport auxquelles toute modification est vue comme le bouleversement d'un ordre. L'article de Thierry Crépin et Anne Crétois repose sur la lecture des comptes rendus de la Commission de surveillance et de contrôle et je suppose que l'emploi de ce verbe est à mettre au crédit des commissionnaires plus qu'à celui des deux historien.ne.s. Quoi qu'il en soit, presque 70 ans après, cette déclaration d'« inversion » nous fait sourire, et en même temps comprendre à quel point le genre est une représentation assortie d'un verdict. Cette représentation est articulée sur une croyance, comme l'explique Robert Stoller :

La masculinité, ou la féminité, est définie ici comme toute qualité ressentie comme masculine ou féminine par son possesseur. Autrement dit, la masculinité, ou la féminité, est une croyance – plus précisément, une masse dense de croyances, une somme algébrique de si, de mais et de et – non un fait indéniable (1989 [1985] : 30).

Mais elle est également assortie d'un verdict, tout discours qui genre étant également un discours qui décide, assigne et prescrit de manière autoritaire. Le genrage est donc, au sens propre, *une loi du genre*, avec ses articles et ses décrets d'application, ses transgressions et ses pénalisations, son tribunal et ses lieux d'incarcération. Et on le voit bien ici dans l'emploi du verbe *inverser*, qui déploie des prédiscours (cadres collectifs préalables à la mise en discours, voir Paveau 2006) dans l'une de ses composantes majeures : le binarisme masculin/féminin, ses lois respectives et les interdictions qui en découlent.

Sheena la Tarzanide est une femme qui dérange la loi du genre, une hors-la-loi du genre, une *dégenreuse*, selon le néologisme proposé en 2013 par un groupe d'étudiantes qui ouvrent un blog à ce nom, *Les dégenreuses*¹. Le paradigme autour du verbe *dégenrer*, qui comprend pour l'instant *dégenrage* et *dégenreuse*, est en cours de constitution et de lexicalisation en français, et ces mots sont encore à la fois confidentiels et linguistiquement instables. Dégenrer, c'est, étymologiquement si l'on peut dire, « défaire le genre », traduction de l'expression anglophone *undoing gender* qui donne son titre à un ouvrage de Judith Butler (Butler 2006 [2004]). L'anglais possède le verbe *to gender*, permettant le participe passé *gendered*, traduits en français par leurs calques *genrer* et *genré.e* ; c'est sur cette base que se construit *dégenrer* à partir d'une classique préfixation privative. Le terme, utilisé entre guillemets le plus souvent, ce qui marque son aspect encore néologique, ne reçoit pour l'instant de définition dans aucun document lexicographique attesté, mais figure dans le *Wictionnaire* depuis février 2013². Il signifie à la fois déconstruire les catégories de genre, stéréotypes et croyances dont parle Robert Stoller, afin de faire du genre un dispositif d'identification fluide relevant du choix des individus et également, dans un sens plus technique, enlever les marques et contraintes de genre féminin et masculin (on trouve actuellement dans les discours sociaux les expressions *dégenrer les métiers*, *dégenrer les jouets*, *dégenrer les savoirs* par exemple) de manière à lever les déterminismes sociaux et éducatifs qui pèsent sur les individus, en particulier dans l'enfance. Stéphanie Kunert, dans un article intitulé « Dégenrer les codes : une pratique sémiotique de défigement » (2012), décrit le dégenrage comme une pratique :

La pratique du « dégenrage des codes » s'inscrit dans une longue tradition militante, on en trouve déjà l'expression dans les premiers textes du mouvement de libération des femmes au début des années 1970. Elle repose sur la volonté politique de « posséder un code propre », et de « construire ses propres représentations » (Kunert 2012 : 177).

Elle précise plus loin que le dégenrage est « avant tout une pratique de “dénaturalisation”, qui consiste à “décrocher” le signifiant genré de son signifié habituel » (Kunert 2012 : 178). Les femmes dont je vais parler dans cet article constituent des exemples de dégenrage : elles défont le genre en s'appropriant des traits, des propriétés ou des compétences que les sociétés dans lesquelles elles vivent réservent au masculin. Le dégenrage ne se réduit évidemment pas à *s'approprier* le genre de l'autre dans une perspective binaire, mais la figure de la femme performant le masculin ou se l'appropriant est suffisamment présente dans les imaginaires collectifs et dans l'histoire, même souterraine, de toutes les sociétés, pour que l'on puisse parler d'un stéréotype.

2. Les *King Kong girls* de la bande dessinée

« Tout ce que j'aime de ma vie, tout ce qui m'a sauvée, je le dois à ma virilité », écrit Virginie Despentes dans *King Kong théorie*. En ce sens, les femmes qui m'intéressent ici, possédant toutes des caractéristiques attribuées ordinairement au masculin, sont des *King Kong girls*. Mais à y regarder de près, leur situation par rapport au genre et au dégenrage est plus complexe : elles ont en commun à la fois des signes extérieurs de virilité, voire de virilisme, qui les dégenrent à coup sûr, mais également d'être prises dans des stéréotypes de séduction

¹ Le blog *Les dégenreuses* est une réaction à deux événements notables et violents concernant les femmes dans la culture geek, l'affaire Anita Sarkeesian en 2012 et la polémique déclenchée par un article de Mar_Lard sur le sexisme dans les jeux vidéo en 2013 (Mar_Lard 2013).

² Le *Wictionnaire* est un dictionnaire sous forme de wiki en ligne, c'est-à-dire un « Dictionnaire libre et gratuit que chacun peut améliorer » (https://fr.wiktionary.org/wiki/Wiktionnaire:Page_d%E2%80%99accueil).

typiquement « féminine », c'est-à-dire produits par des hommes pour séduire surtout des hommes dans une perspective hétérosexuelle genrée. Les figures de bande dessinée (devenues parfois personnages de cinéma) choisies ici sont en effet dessinées par des hommes, et plutôt destinées à éveiller des fantasmes d'hommes, dans un cadre hétéronormé traditionnel. Elle appartiennent à trois époques qui voient se succéder des ordres du genre différents : les années 1930 à 1960 pour les « *jungle girls* », les sixties pour le personnage de Pravda la Survireuse et les années 1980 pour Rebecca, plus connue sous le nom de Tank Girl.

2.1 Tarzanides et *Jungle girls*, des pin-up à l'arme blanche

La célèbre Sheena, reine de la Jungle, née aux États-Unis dans les années 1930 et adaptée en France vers 1950, est la plus célèbre et aussi la plus ancienne des Tarzanides. Mais elle est loin d'être la seule et la jungle imaginaire des dessinateurs est peuplée de femmes sauvages, reines ou déesses presque nues, armées de lames et de lances, dédiant leur existence à défendre les animaux qui les ont parfois élevées, les humains, et en particulier les hommes, ayant souvent le statut d'ennemis.

Durga Râni par exemple, « Reine des jungles », est une héritière française directe, dessinée par René Pellos dans le magazine *Fillette* en 1946³. Des albums paraissent dans les années 1970, aux éditions Serg.



Illustration 2. *Durga Rani Reine des jungles*, 1976

Née dans une Inde à la Kipling, Durga Râni a les traits aigus, la colère prompte et l'ardeur guerrière ; « autoritaire et orgueilleuse », selon Docteur Jivaro qui alimente un blog très

³ René Pellos (1900-1998) est un dessinateur de bande dessinée français, surtout connu pour être l'auteur de la saga des Pieds Nickelés.

documenté sur les Tarzanides, Tarzellas et autres déesses de la jungle⁴, elle tue les serpents mais se livre également à la danse acrobatique. Au même moment, apparaît aux États-Unis une autre fille de Sheena, Rulah, « *Jungle Goddess* ». Pilote d'avion, la future Rulah s'écrase dans la jungle africaine, se fait un vêtement en peau de girafe, sauve une tribu d'une femme malveillante et devient la protectrice puis la reine de la tribu en question. Elle est accompagnée d'une panthère. Les points communs de ces *jungle girls* tournent autour d'une captation de traits réservés au genre normé masculin : profession (pilote), armes, force physique, compétence au combat, courage, invincibilité, violence parfois, et domination (elles sont « reines »). Cette captation est cependant destinée à enrichir un stéréotype qui reste celui de « la » femme (dans la culture « occidentale » blanche états-unienne et européenne de l'entre-deux-guerres aux années 1970 environ), donc empreint de séduction. Les héroïnes sont en effet fortement sexualisées : corps presque nus, vêtements minimalistes en peaux de bête, et morphologie de pin-up, avec seins proéminents, taille de guêpe, cuisses généreuses, chevelure abondante. En même temps, elles diffusent un message d'autonomie et de liberté, que perçoivent bien les censeurs français de la loi de 1949 mentionnée plus haut, et qu'ont reçu (en tout cas je l'espère), les petites lectrices du magazine *Fillette*.

2.2 Pravda la Survireuse, *bad girl* psychédélique

Avec Pravda la Survireuse, on passe à autre chose. Personnage créé par le Belge Guy Pellaert⁵, après Jodelle⁶, la motarde ceinturée est « une bad girl hyper sexy qui fume, boit, baise et tue » (Rousset 2001) : un personnage tout droit sorti de l'ambiance psychédélique des *swinging sixties*. Physiquement inspirée de Françoise Hardy, et donc dotée d'une sensualité longiligne différente des ses grandes sœurs pin-ups de la jungle, elle en porte cependant certains traits : un certain dévêtissement (un boléro sans attache pour le haut, une simple ceinture pour le bas), l'animalité de sa panthère-moto et un goût pour le sexe très explicite ; Pravda incarne en effet la liberté sexuelle et l'indépendance, multipliant les rencontres d'un soir et pérennisant son célibat. Moto et liberté sexuelle, deux traits stéréotypiquement attribués au masculin, dans la composante du héros solitaire : « Pravda est libre, Pravda est seule », selon la fameuse autodéfinition de la motarde.

⁴ Bar-Zing « blog d'humeur et d'humour », est à ma connaissance la meilleure source documentaire sur les figures des Tarzanides : <http://bar-zing.blogspot.com/tarzanides/>

⁵ Guy Pellaert (1934-2008) était un dessinateur et peintre belge, collaborateur de Hara Kiri dans les années 1960, où il propose pour la première fois le personnage de Pravda dans un feuilleton en 1967, publié en volume l'année suivante. Il a également conçu de très nombreuses pochettes de disques et affiches de cinéma, et a laissé une œuvre picturale importante.

⁶ *Les aventures de Jodelle* est la première bande dessinée de Guy Pellaert, publiée en 1966.

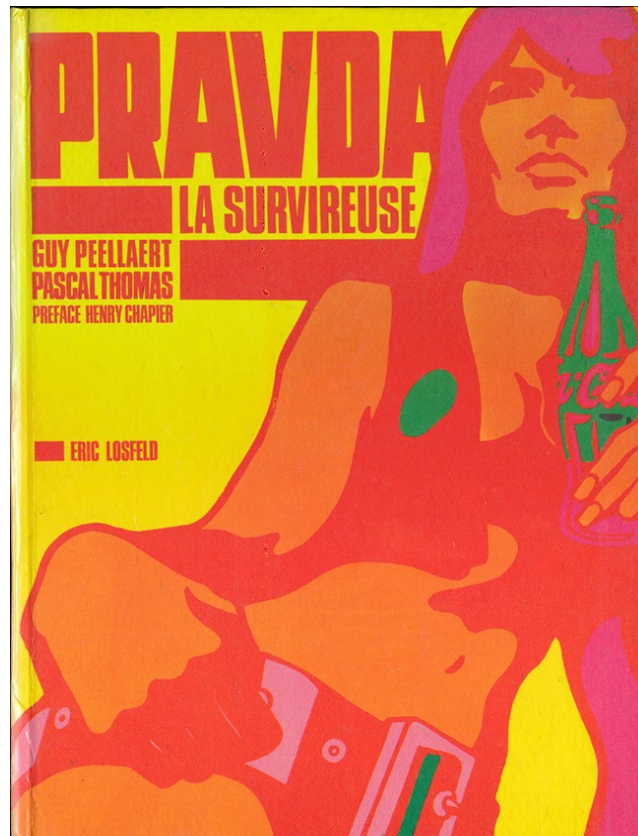


Illustration 3. *Pravda la survivreuse*, 1968

Une intéressante critique amateur sur le réseau de lecture sociale *Sens critique* définit assez bien les contours du personnage :

Elle refuse de se lier, de plier comme de régenter. Elle accable la bêtise, sans pitié pour la faiblesse, elle porte son intransigeance accablante comme une armure, plus palpable pourtant que la chair qu'elle expose sans pudeur aucune. Son corps aux courbes affolantes se livre totalement, elle prend des coups sans cesser de répliquer, elle se livre sans retenue, ses traits épousent sa moto-jaguar pour porter sa férocité. Dans les cohortes de figures dupliquées [...], elle seule a l'élan nécessaire pour s'élever [...], participant, pour mieux le foudroyer, au consumérisme effréné réfugié derrière l'étendard de la marque, se livrant à un déchaînement de violence qui serait gratuite si elle ne visait pas d'abord à déstabiliser un ordre établi, qu'il soit social (le féminisme vindicatif) ou institutionnelle (la rébellion face à l'autorité). Pravda porte une lutte, elle demeure libre et sans attaches (CosmixBandito, 2014 : en ligne).

Chef de bande, elle maîtrise comme ses compagnes l'art du combat, à l'arme blanche, à l'aide de ses célèbres bottes ou avec son emblématique ceinture, qui fait « Chlaf ! » quand elle la dégaine.

La femme à moto se constitue comme stéréotype de la femme libérée durant les années 1960 : la chanson de Brigitte Bardot, « Harley Davidson », écrite par Serge Gainsbourg, date de 1967 et les paroles rejoignent tout à fait la philosophie de Pravda la survivreuse, en particulier dans son rapport provocateur au sexe et à la mort. « J'irai p'tête au Paradis / Mais dans un train d'enfer / Que m'importe de mourir / Les cheveux dans le vent ! », chante la sex symbol, vêtue d'une minijupe et de cuissardes en cuir noir, qui insiste également sur la fonction d'excitation sexuelle de la machine : « Quand je sens en chemin / Les trépidations de ma machine / Il me monte des désirs / Dans le creux de mes reins » (Bardot 1967).

La figure de la motarde est restée un stéréotype transgressif, et presque cinquante ans après, constitue toujours une singularité, une attraction, mais aussi, comme le montrent de nombreux discours, une référence plutôt négative : il existe une page Facebook intitulée « Contre les préjugés sur les femmes à moto » ; en 2011, une équipe de chercheur.e.s en économie a publié les résultats d'une étude intégrant des tests de CV de femmes dotées du permis moto, dont le score s'est révélé bien inférieur à celles qui mentionnaient uniquement le permis voiture (du Parquet *et al.* 2011) ; un article récent dans *Bust Magazine* sur une équipe de femmes à motos à la Nouvelle Orléans insiste sur les aspects hétérodoxes voire folkloriques des motardes, ainsi que sur le pouvoir que leur machine leur donnerait (Goyette 2015). Je pourrais égrener encore beaucoup d'exemples qui soulignent les effets négatifs du dégenrage dans ce cas : la moto, encore considérée comme un accessoire masculin, se charge de valeurs transgressives voire menaçantes quand les femmes s'en emparent.

2.3 Tank girl, guerrière punk

Après la période psyché, le punk ; après la moto, le tank. Dans la bande dessinée d'Alan Martin et Jamie Hewlett, apparue en Grande-Bretagne en 1988 (publiée en France aux éditions Ankama à partir de 2010, à l'exception d'un album isolé en 1996), Rebecca Buck, alias Tank girl, est une ancienne conductrice de blindés de l'armée australienne. Tireuse d'élite, elle est équipée d'un tank, d'un bazooka, d'un fusil et d'une batte de base-ball ; renvoyée de l'armée pour avoir abattu un officier supérieur par erreur, elle n'est accompagnée que d'un kangourou humanoïde (qui est son amant), dans un contexte futuriste à la Mad Max matérialisé par un décor de catastrophe.

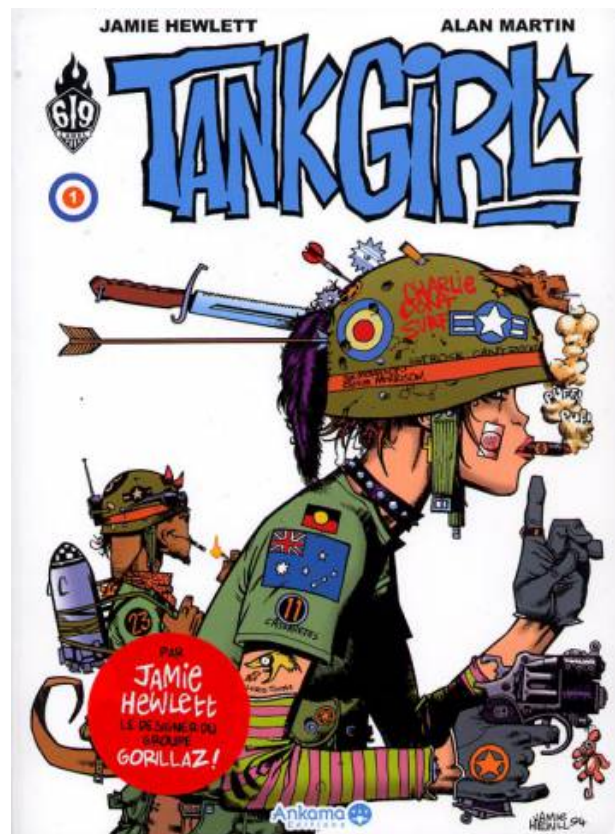


Illustration 4. *Tank girl*, 2010

C'est sans doute le personnage le plus violent dans ma sélection, et celui dont la brutalité est la plus « dégenrante ». La question de la violence des femmes, qui a émergé assez récemment dans les travaux en sciences humaines et sociales, est complexe et brouillée par le traitement social, cognitif et affectif qui en est fait au niveau même de ses manifestations. Dans le collectif qu'elles ont dirigé, *Penser la violence des femmes*, Coline Cardi et Geneviève Pruvost montrent qu'elle relève de deux grandes catégories, elles-mêmes façonnées par « deux grands récits : soit l'accès des femmes au pouvoir de violence ne trouble en rien les rapports sociaux de sexe et son évocation tend au contraire à réaffirmer l'ordre du genre, à déresponsabiliser les femmes, soit le pouvoir de violence renverse l'état des rapports sociaux de sexe » (2012⁷). Les reines de la jungle semblent relever de la première catégorie : leur violence est justifiée par des circonstances exceptionnelles, et elles restent maintenues dans l'ordre du genre, et même l'ordre patriarcal, en trouvant par exemple finalement des compagnons et intégrant une conjugalité traditionnelle. En revanche Pravda, mais encore plus Tank Girl, exercent plutôt une violence qui aurait tendance à modifier les rapports sociaux de sexe. Helyce Helford, dans un des rares articles universitaires qui mentionne Tank Girl, en fait pour cette raison une figure « postféministe », c'est-à-dire au delà des rapports sociaux traditionnels de sexe, dans un univers social à la fois dégenré et plus égalitaire (Helford 2000).

Il est remarquable que les femmes dégenrées le soient souvent par le biais de l'exercice de la violence, qu'elle soit légitime et justifiable, comme celle des *jungle girls*, ou plus marginale voire gratuite, comme celle de la motarde et de la tankiste. C'est cependant ici un effet de mes choix d'exemples, puisque j'ai sélectionné des personnages créés par des hommes, hors des contextes féministes et queers contemporains : les femmes y sont dégenrées *de l'extérieur d'elles-mêmes*, c'est-à-dire par le prisme de l'imaginaire des hommes ; elles ne sont pas actrices de leur dégenrage. Dans d'autres configurations, ce sont les femmes elles-mêmes qui *se* dégenrent, s'appropriant d'autres traits ou revendiquant d'autres capacités, professionnelles notamment (femmes techniciennes et ingénieures notamment) ; mais on verra cependant que le trait de la violence, sous la forme du combat, de la guerre, ou du simple port d'armes est récurrent chez les dégenreuses.

3. Guerrières : de l'invisibilité à l'émancipation

Les femmes en armes, qu'il s'agisse de participantes à des armées régulières ou à des groupes paramilitaires, de combattantes révolutionnaires ou de terroristes politiques, sont une réalité aussi ancienne que diverse et il serait vain d'essayer d'en faire une synthèse. J'ai donc choisi de parler ici de figures de guerrières qui m'intéressent à la fois pour la manière dont elles élaborent la figure de la femme armée, et pour la façon dont elles sont stéréotypées par celles qui les observent ou les admirent : les fameuses « Amazones du Dahomey », qui apparaissent dans les récits de voyage à partir de la fin du XVIII^e siècle, et les combattantes kurdes contemporaines, elles aussi désignées du nom *Amazones*, qui constituent actuellement une sorte d'emblème de la femme au combat, y compris dans la mode et le *show business*.

3.1 Femmes en armes : situer les savoirs

« La place de femmes violentes dans des contextes collectifs reste une place intenable », écrit Arlette Farge dans la préface au collectif sur la violence des femmes mentionné plus haut. Intenable parce que déniée, surtout, et principalement sur le plan politique : « Dans les combats et révolutions, la dénégation la plus cruelle, le déni le plus intenable en ce qui

⁷ Sans pagination, ouvrage consulté en version électronique sur Kindle.

concerne la violence féminine, c'est de ne jamais cesser de lui retirer toute motivation politique, tout engagement militant, toute participation consciente et sue à la vie politique. » (Farge 2012). Voilà résumée en partie la question que pose la figure de la guerrière dans les sociétés, et ce sont les plus nombreuses, où l'exercice de la guerre est vu comme une fonction masculine : pour les femmes, la guerre peut-elle constituer un choix de sujet et un exercice de l'*agency*, ou n'est-elle qu'une parenthèse encadrée et une activité invisibilisée ?

Dans l'importante synthèse qui ouvre le collectif, Coline Cardi et Geneviève Pruvost proposent des cadres d'analyse pour interpréter le phénomène en termes de genre, cadres qui reposent sur la manière dont il est lu et traité par les sociétés, les médias et également les chercheur.e.s elleux-mêmes ; autrement dit elles proposent de *situer* les savoirs sur les femmes en armes, plutôt que d'en faire des descriptions événementielles ou psychologiques. Ces cadres qui concernent le phénomène général de la violence dépassent le simple fait guerrier et doivent évidemment être contextualisés selon les réalités sociales et les époques, mais ils permettent de questionner des figures de femmes en guerre trop souvent figées dans des structures préalables et prises dans des malentendus, voire des fictions. Les auteures distinguent « trois cadres interprétatifs transversaux qui permettent de rendre compte du phénomène » : la violence des femmes « hors cadre », la violence sous tutelle, la violence d'émancipation.

Le terme *hors cadre*, emprunté à Goffman, signifie que la violence des femmes peut faire l'objet d'un « non-récit » : elle est ignorée, oubliée, ou requalifiée. Les historiennes expliquent que le cas le plus fréquent de cette mise hors cadre est le « déni d'antériorité », concept forgé par Delphine Naudier pour désigner cet étonnement permanent devant des événements présentés comme nouveaux : arrivée des femmes écrivains sur le marché éditorial, violence des jeunes filles des « quartiers », etc. (Naudier 2000).

La « violence sous tutelle » fait l'objet d'un récit interprétant le comportement des femmes comme un trait dysfonctionnel féminin ou une manifestation de la domination masculine :

Dans ce premier récit qui reconnaît la violence féminine, tout en la disqualifiant, il faut distinguer deux types de sous-récits. Soit la violence est pensée comme le propre du féminin : son irruption est l'expression même de la féminité, ethnicisée, biologisée ou psychologisée, qu'il faut alors contrôler, réprimer, déposséder du pouvoir de violence, soit la violence exercée par les femmes est une violence subordonnée à celle des hommes, elle s'inscrit dans la domination masculine à laquelle finalement elle participe. Dans les deux cas, la femme violente n'apparaît pas comme une figure trouble. Sa capacité d'agir est entamée et la dimension éventuellement subversive et politique de l'usage qu'elle fait de la violence est niée (Cardi, Pruvost 2012).

Enfin, la violence d'émancipation « constitue un renversement qui conduit à un changement radical de position dans les rapports sociaux de sexe » (Cardi, Pruvost 2012). Les auteures mentionnent le mythe des Amazones, qui formule selon elles davantage « un front unisexe et organisé » qu'une véritable « expérience individuelle de violence », pour montrer qu'il faut plutôt aller chercher la « violence féminine instituée » dans des « niches sociales » : sphère familiale, où les violences constituent des « ruptures du care », violence conjugale, violence en institution scolaire, sport, sadomasochisme également et violences collectives des armées ou groupes révolutionnaires.

3.2 Les guerrières de la « Sparte noire »



Illustration 5. Les Amazones du Dahomey

C'est le titre de l'ouvrage de Stanley Alpern sur ces guerrières africaines qui semblent être apparues d'après lui au Dahomey au XVII^e siècle, même si les premières traces de leur existence figurent dans des récits de voyage de la fin du XVIII^e : *Amazons of Black Sparta: The Women Warriors of Dahomey* (Alpern 1998). Plus couramment nommées *Amazones du Dahomey*, d'après le célèbre mythe antique, elles sont un exemple historique unique d'armée féminine attestée. Les études sont rares mais en France, Hélène d'Almeida-Topor a retracé cette aventure dans un bref ouvrage de 1984. Un conséquent dossier pédagogique de l'UNESCO donne également des informations et des illustrations, *via* une bande dessinée, en 2014. On trouvera dans ces ouvrages des descriptions de tous les aspects de leur vie, mais je ne mentionne ici que les traits liés à la question du genre, ma meilleure source étant sur ce point l'érudition de Martin Van Creveld, malgré le sexisme explicite de son ouvrage (l'auteur multiplie les attaques contre les féministes, les critiques des femmes dans l'armée et les affirmations naturalisantes, mais la richesse de sa documentation est exceptionnelle). Les Amazones du Dahomey présentent trois traits intéressants pour tenter une description en termes de genre de ces figures singulières.

Elles sont d'abord décrites comme vivant à part, leur marginalisation, qui va jusqu'à la réclusion, voire au tabou, étant mentionnée par tous les auteurs :

Ainsi, lors des cérémonies royales, elles étaient physiquement séparées de leurs homologues masculins par une ligne de feuilles de raphia tressées [...]. Lorsqu'elles circulaient en ville, elles étaient précédées par une servante qui annonçait leur passage à l'aide d'une clochette. Les habitants devaient alors leur céder le passage, se tenir à l'écart et détourner le regard (UNESCO 2014 : 43).

Martin Van Creveld rend compte d'une marginalisation qui comporte aussi des restrictions sexuelles, deuxième trait intéressant :

Devenues soldats du roi, elles allaient vivre recluses dans un de ses palais, partageant leur temps entre travail et exercices, presque sans contact avec les hommes. En théorie, elles devaient rester chastes sous peine de mort, mais ce règlement semble avoir été appliqué plus ou moins strictement par les différents rois. Selon un récit, elles disposaient, pour satisfaire leurs appétits sexuels, d'un corps spécial de prostituées (Van Creveld, 2002 : 129).

Stanley Alpern consacre un chapitre entier de son livre au célibat des Amazones et on peut donc penser qu'il s'agit d'un trait structurel de ces femmes ; en fait, selon les périodes et la personnalité des rois, elles ont parfois des statuts d'épouses du roi, les autres hommes leur étant interdits.

Le troisième trait, leur « masculinité », est ainsi décrit par Martin Van Creveld :

Les Amazones étaient conscientes de l'ambiguïté de leur statut : elles étaient considérées, et se considéraient comme des hommes ; elles avaient même une sorte de chant de guerre où elles se vantaient d'être « des hommes forts, très forts, aux poitrines musculeuses ». Elles chantaient aussi : « Marchons ensemble, marchons en hommes » ou « Nous sommes des hommes, pas des femmelettes ». Comme pour bien affirmer qu'aucune solidarité féminine n'entraîne ici en ligne de compte, elles traitaient l'ennemi de femmes et se voyaient parfois donner en récompense des femmes comme esclaves. Leurs vainqueurs européens les traitaient de « furies » et de « viragos », les trouvaient « laides », « masculines », « monstrueusement callipyges » (Van Creveld, 2002 : 134).

On peut en conclure que le statut de guerrière a des effets dégenrants importants sur ces femmes, par rapport aux normes de genre des femmes de leur époque : mise à l'écart de la vie sociale, interdiction sexuelle des hommes, identification au masculin. Il n'est guère possible de parler de violence d'émancipation pour ces femmes en armes, et il faut sans doute décrire leur activité comme une violence sous tutelle, dans le cadre de la domination masculine. Dégenreuses, les Amazones du Dahomey le sont certainement, mais non à partir d'une décision individuelle qui les mèneraient vers une autonomie et un possible *empowerment*.

3.3 Les « Amazones kurdes »

Il était attendu que le nom *Amazone*, qui sert souvent de générique aux femmes en guerre, soit donné aux combattantes kurdes qui affrontent actuellement en Irak les forces de l'État islamique. « Les amazones kurdes prennent les armes contre l'État islamique », titre le magazine *Femmes du Maroc* en novembre 2014 ; « Ces amazones kurdes qui terrorisent les jihadistes », lit-on dans *L'Orient le Jour* le 06.12.2014 ; « Les Amazones du Kurdistan irakien », écrit *Arte info* le 04.09.2014. Les combattantes kurdes sont des Peshmergas de l'armée du Kurdistan irakien ou des militantes du PKK, ou encore des membres de milices récemment intégrées à l'armée du Kurdistan irakien : cela veut dire qu'il s'agit de militaires (des « guerrières ») et/ou de militantes politiques armées (des « guérilleras »), ce qui leur donne une identité plurielle et complexifie leur activité, entre violence de guerre et violence politique.

Si les Amazones du Dahomey ne semblaient pas investir ou subvertir une identité de genre féminin dans leurs activités, assignées par leur recrutement et leur entraînement à capter du masculin, mais à se maintenir aussi dans une sorte de « no genre land », il semble que les Peshmergas au contraire mettent le genre féminin sur le métier du dégenrage avec une certaine intensité.

Elles le font d'abord pour des raisons religieuses, qui sont celles de leurs ennemis : on a souvent souligné la spécificité de ces combattantes, due au contexte religieux, davantage craintes que leurs homologues masculins par les combattants de l'État islamique, se pensant

condamnés à rester à la porte du paradis s'ils étaient tués par des femmes. Cette croyance de leurs adversaires sacralise en quelque sorte leur genre, dans un glorieux dégenrage qui est presque une inversion des rapports sociaux de sexe ordinaires : elles sont craintes et puissantes *parce que* femmes par leur simple état, sans que la terreur qu'elles inspirent ne soit produite par leur travail ou leur entraînement. Elles sont ensuite combattantes parce que femmes. Le 2 juillet 2015 a été créée une nouvelle unité rassemblant des combattantes yezidies, particulièrement ciblées par l'État islamique qui asservit, viole et tue les membres de cette communauté pour des raisons ethniques et religieuses. La devise de l'unité, particulièrement frappante, est « Ils nous violent, on les tue ». Les « filles du soleil », comme elles se nomment (les yézidis prient face au soleil) intègrent par là directement du genre à la guerre : nous combattons parce que nous sommes violables, disent-elles en substance, et nous sommes violables parce que nous sommes des femmes. Il y a quelque chose de l'émancipation dans le combat des yézidies, et plus largement des Peshmergas dans leur ensemble.



Illustration 6. Les Peshmergas kurdes

Il existe des critiques de la couverture médiatique des femmes Peshmergas, très présentes sur le plan photographique en ligne, en particulier sur les réseaux socionumériques. En un mot, elles sont photogéniques, et cette photogénie semble poser problème à certain.e.s observateur.trice.s. On souligne leur séduisante féminité combattante, leur érotisation par les médias et également l'illusion d'autonomie de la femme kurde qu'elles pourraient donner, alors qu'elles s'inscrivent dans une société patriarcale aux structures très inégalitaires. Il me semble cependant que ces reproches s'inscrivent dans le cadre d'une conception très normative du genre, pour laquelle la féminité et la combativité guerrière sont antinomiques, l'érotisme incompatible avec l'efficacité au combat et les rapports de sexe figés dans une homogénéité constante.

Dans une enquête du *Figaro Madame* sur la « Les Peshmergas et la glamourisation des femmes-soldats » (23.10.2014), les combattantes sont décrites comme exhibant des traits de l'hyperféminité normative, « soldates aux cheveux lâchés », qui nettoient leurs Kalachnikovs « les cheveux découverts et les ongles manucurés », ou « les cheveux détachés (symbole de féminité et d'érotisme) ainsi que les ongles peints ». Mais cette image reflète vraisemblablement plus les fantasmes de la journaliste que la réalité des tenues : les combattantes kurdes que l'on voit sur les très nombreuses photos dans la presse sont

majoritairement en treillis, cheveux attachés en queue de cheval ou en chignon, ou tressés, et vernis à ongle en général écaillé. Bien plus intéressante est la remarque de la sociologue Sonia Dayan-Herzbrun dans le même article : « Porter des armes n'est pas considéré comme un privilège réservé aux hommes pour les Kurdes », affirme-t-elle. « Ce n'est pas synonyme de virilité », ajoute-t-elle. Remarque intéressante parce que *située* dans la culture et l'histoire récente kurde, et aussi parce qu'elle ouvre sur une conception de la féminité et de la masculinité fluide et scalaire plutôt que normative et binaire. Si on la suit, on comprend que l'activité guerrière des femmes Peshmergas peut correspondre à la violence d'émancipation définie par Coline Cardi et Geneviève Pruvost, c'est-à-dire une violence instituée qui déplace les normes de genre et les rapports sociaux de sexe dans la société kurde, fût-ce provisoirement, le temps du conflit qui se joue actuellement contre l'État islamique.

Pour conclure. L'atome et le stéréotype

Les figures de femmes que j'ai parcourues dans cet article n'échappent pas au stéréotypage, et c'est tant mieux : le dégenrage repose en effet sur le remplacement d'un stéréotype par un autre, et non sur une contestation du stéréotype genré comme faux par rapport à une réalité dégenrée présentée comme vraie. Les très nombreux travaux sur les stéréotypes, en particulier en philosophie et en psychologie sociale et cognitive, ont en effet montré que l'un des meilleurs moyens de combattre un stéréotype était de lui *substituer* un concurrent ; s'il est en effet, selon la célèbre maxime d'Einstein, plus facile de désintégrer un atome qu'un préjugé, alors il faut sans doute s'attaquer au préjugé de manière non frontale. Marcelo Dascal a souligné dans un article intitulé « Trois préjugés sur le préjugé », ce qui lui semble être la nature paradoxale du préjugé, analyse qui s'applique tout à fait au stéréotype (Dascal 1999). Le préjugé, explique-t-il, fait lui-même l'objet de trois préjugés : un « préjugé cartésien », croyance en la possibilité d'éradiquer le préjugé ; un « préjugé marxien-freudien », édictant la primauté des déterminations sociales (Marx) et individuelles (Freud) dans la formation des individus ; et un « préjugé herméneutique », prétendant pouvoir reconnaître une positivité du préjugé considéré comme liant social. Pour Marcelo Dascal, ces trois solutions au problème du préjugé n'en sont pas, et il plaide pour une posture du sujet fondée sur la mobilité, permettant le passage d'un ensemble de préjugés à un autre, seule manière selon lui d'approcher philosophiquement ce phénomène piégé par le paradoxe.

L'éradication du préjugé ou du stéréotype est un des fondements du discours féministe militant, et du discours sur le genre en général : « déconstruire les stéréotypes » est une expression désormais sloganisée des discours sur le genre et les clichés sexistes. Mais, avec Marcelo Dascal, je ne suis pas sûre que l'on puisse réellement *déconstruire*, ou, comme le dit Einstein, *désintégrer* les stéréotypes de genre, justement parce qu'ils sont utiles, socialement, cognitivement et même psychiquement. Il est sans doute de meilleure méthode de les remplacer : la vérité transparente du monde est soit un idéal naïf, soit un mensonge caractérisé, et nous regardons tou.te.s l'existence avec de multiples cadres préalables souvent non questionnés ; nous deviendrions fous et folles en leur absence. En ce sens le dégenrage des codes est un mode de substitution plus que de déconstruction : les dégenreuses captent des stéréotypes masculins, se les approprient et les interprètent de manière à élaborer des figures de femmes hors *des* stéréotypes habituels, mais non pas hors *du* stéréotype.

Références

Alpern Stanley Bernard, 1998, *Amazons of Black Sparta: The Women Warriors of Dahomey*, London: C. Hurst & Co.

Bardot Brigitte, 1967, « Harley Davidson », écriture et composition Serge Gainsbourg, Melody Nelson Publishing, Sidonie.

Boyer Henri, dir., 2007, *Stéréotypage, stéréotypes : fonctionnements ordinaires et mises en scène*, 5 tomes, Paris, L'Harmattan.

Butler Judith, 2006 [2004], *Défaire le genre*, trad. M. Cervulle, Paris, Éditions Amsterdam.

Cardi Coline, Pruvost Geneviève (dir.), 2012, *Penser la violence des femmes*, Paris, La Découverte.

Crépin Thierry, 2013, « L'adaptation des bandes dessinées américaines et italiennes en France dans les années 1930 et 1940 », *Comicalités*, <http://comicalites.revues.org/1366>, consulté le 31 juillet 2015.

Crépin Thierry, Crétois Anne, 2003, « La presse et la loi de 1949, entre censure et autocensure », *Le Temps des médias*, 55-64.

D'Almeida-Topor Hélène, 1984, *Les Amazones, Une armée de femmes dans l'Afrique précoloniale*, Paris, Editions Rochevignes.

Dascal Marcelo, 1999, « Trois préjugés sur le préjugé », dans Amossy R. et M. Delon (dir.), 1999, *Critique et légitimité du préjugé, du XVII^e siècle à nos jours*, Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles, 113-118.

Despentes Virginie, 2007, *King Kong théorie*, Paris, Le livre de poche.

du Parquet Loïc, Duguet Emmanuel, L'Horty Yannick, Petit Pascale & Sari Florent, 2011, « Mobilité et accès à l'emploi, une expérimentation », *Revue française d'économie* 4/XXVI, 33-56.

Goyette Caroline, June/July 2015, « These Lady Motorcyclists Rule New Orleans », *Bust Magazine* [site], http://bust.com:8080/these-lady-motorcyclists-rule-new-orleans.html?mc_cid=8666cada1b&mc_eid=35448ab0a2, consulté le 30 novembre 2015.

Helford Elyce R., 2000, « Postfeminism and the Female Action-Adventure Hero: Positioning Tank Girl » in: Barr, Marleen S., ed. *Future Females, The Next Generation: New Voices and Velocities in Feminist Science Fiction Criticism*, Lanham, Rowman & Littlefield, 291-308.

Kunert Stéphanie, 2012, « Dégenrer les codes: une pratique sémiotique de défigement », *Semen* 34, 173-188.

Mar_Lard, 2013, « Sexisme chez les geeks : Pourquoi notre communauté est malade, et comment y remédier », Genre ! [blog], <http://cafaitgenre.org/2013/03/16/sexisme-chez-les-geeks-pourquoi-notre-communaute-est-malade-et-comment-y-remedier/>, consulté le 31 juillet 2015

Naudier (Delphine), 2000, *La Cause littéraire des femmes. Modes d'accès et de consécration des femmes dans le champ littéraire (1970-1988)*, Thèse de doctorat, Paris, EHESS.

Paveau M.-A., 2006, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.

Rousset Marion, 1er mai 2009, « Guy Peellaert. L'art consommé des icônes », *Regards* [site], <http://www.regards.fr/acces-payant/archives-web/guy-peellaert-l-art-consomme-des,4056>, consulté le 8 août 2015.

Stoller Robert, 1989 [1985], *Masculin ou féminin ?*, trad. Y. Noizet et C. Chiland, Paris, PUF.

UNESCO, 2014, *Les femmes soldats du Dahomey*, série "Femmes dans l'histoire de l'Afrique", Paris, document en ligne : http://www.unesco.org/new/fileadmin/MULTIMEDIA/HQ/CI/CI/pdf/publications/dahome_fr.pdf

Van Creveld Martin, 2002, *Les femmes et la guerre*, trad. de l'anglais M. Euvrard, Paris, Éditions du Rocher.

Références des illustrations

1. « Sheena Jungle Queen », Cover scan of Jumbo Comics #99, Fiction House, 1947, domaine public, Wikimedia Commons.
2. « Durga Rani Reine des jungles », couverture de l'album de René Pello, 1976, éditions Serg.
3. « Pravda la survivreuse », couverture de l'album de René Pellaert, 1968, éditions Éric Losfeld.
4. « Tank girl », couverture de l'édition française de l'album de Martin & Hewlett, tome 1, 2010, éditions Ankama.
5. « Les Amazones du Dahomey », Group portrait with the so called 'Dahomey Amazons', visiting Europe, 1891, Collectie Stichting Nationaal Museum van Wereldculturen, licence Creative Commons CC BY-SA 3.0, Wikimedia Commons.
6. « Kurdish YPG Fighters », décembre 2014, photographie de Kurdishstruggle, compte de l'auteur sur Flickr, licence Creative Commons CC BY 2.0.